



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Sous quel empire la mode est-elle aujourd'hui ? nous ne le savons vraiment pas. Nous n'avons plus de ces révolutions dans les astres ou dans la politique qui faisaient inventer des noms, des choses, et illustraient un chapeau ou une écharpe : « Sous la république et le directoire, nous dit-on, les femmes payèrent tribut à la mode politique. Elles voulurent se montrer Athéniennes, Spartiates, et rivaliser de nudité avec les républicaines de David. Par les démonstrations extérieures, les hommes se donnaient du pouvoir, de la popularité ; faute de mieux, les femmes firent de la politique avec le costume : elles y gagnèrent des fluxions de poitrine.

» Nos mères attestent qu'elles furent très-jolies avec leurs robes transparentes, agrafées sur le genou, leurs cothurnes à la

romaine, et leurs coiffures à la Popée ; mais le premier soin de l'empire fut de réchauffer ces épaules violetées par le froid : il couvrit ces reins glacés par l'haleine du nord, les embastilla de collerettes, etc. »

A toutes ces observations qu'avons-nous à opposer aujourd'hui, sinon la pluralité, l'indépendance des goûts ? Nous ne pouvons dire que dans telle classe on adopte telle étoffe, telle coiffure ; et nous avons cela de favorable dans notre tâche, c'est que nous plaisons à toutes, et que toutes peuvent nous entendre et nous suivre. Ainsi, partant de ce principe général, saisissons de la mode le peu de nouveautés qu'elle offre en ce moment, et rendons-en compte à nos abonnées.

— On adopte beaucoup les formes des corsages de redingote, même aux robes habillées. Alors le jupon vient s'ouvrir sur le côté, et est richement garni. Nous citerons une robe ainsi composée, en mousseline, à

petites raies claires et mates, garnies tout autour d'une double ruche de tulle de fil tuyauté. Cette ruche, qui bordait la pélerine et le bas des manches, ne garnissait qu'un des côtés du devant du jupon. Lorsque les deux côtés sont garnis, alors la robe doit s'ouvrir sur le devant.

— Une autre disposition de robe, très-jolie, était ouverte sur le devant du jupon, corsage croisé et manches à la folle, autrement dit, très-large du bas et du haut; l'étoffe était en mousseline semée de dessins verts brochés en laine cachemire. Tout autour, un *bouillon* de tulle de fil uni, très-clair, dans lequel était passé un ruban vert. Ce *bouillon*, qui garnissait également la draperie du corsage, était d'un effet très-distingué; en dedans du corsage, une guimpe de mousseline des Indes, brodée au plumetis en dessins de brandebourgs, et entourée au haut du cou par une seule petite dentelle froncée, et soutenue par un large ruban vert et blanc, formant collier et revenant tomber jusqu'au genou. Un chapeau de paille de riz, orné de plumes blanches jaspées en vert, complétait cette élégante toilette.

— Des redingotes en batiste d'Écosse sont garnies en batiste plus claire que l'étoffe de la robe et tuyautée. Au bord de ces garnitures, une fine valencienne ou une dentelle de Dieppe donne beaucoup d'élégance au costume.

— Des redingotes en mousseline de couleur, entourées d'une dentelle posée à plat ou froncée, laissent apercevoir un jupon brodé ou garni de volans ou d'une dentelle placée au-dessus de l'ourlet, ayant pour tête une petite broderie ou des liserés.

— Beaucoup de petits bonnets négligés ont, au-dessus du fond, un peu sur le côté, un nœud en mousseline garni de dentelle. Lorsque le fond du bonnet est brodé, le nœud doit l'être aussi; quelques-uns sont doublés d'un ruban rose, et retiennent les brides qui viennent nouer sous le menton.

— Pour monter à cheval, les femmes portent des chapeaux en paille du Brésil. Ces chapeaux ont la forme de ceux en castor, mais à bords beaucoup plus larges: ils sont d'une nuance paille-claire, et excessivement légers.

— Pour négligé, les hommes portent des cravates de gros de Naples noir, à carreaux rouges, bleus ou verts.

— On porte de souliers en toile écrue, lacés sur le devant avec des rubans verts ou roses, qui forment la rosette.

— Les gants les plus recherchés ont, au lieu de bouton, des rubans de la même nuance que les gants et qui viennent se nouer au-dessus du poignet.

— Les plus nouveaux modèles de chaînes d'or sont à petits carrés mats, retenus par des anneaux très-petits, ouvragés et ciselés.

VOLUPTE.

Cetitre du dernier ouvrage de M. de Sainte-Beuve est plus effrayant que le livre n'est dangereux.

Un style pur, élégant, des pensées neuves et délicates, lui assurent le suffrage des gens de goût. Sauf quelques détails un peu minutieux, et le récit trop commun d'événemens qui se sont passés sous l'empire, nous ne trouvons rien à lui reprocher. Amaury, héros de ce roman, est un jeune homme, dont les passions se développent à la lecture des classiques latins. Son gouverneur, embarrasé par ses questions, lui donne des solutions peu exactes, qui ne font que jeter du doute dans son esprit. Il passe à la campagne les premières années de sa vie, et reçoit des leçons de piété, qui plus tard doivent avoir une grande influence sur la carrière qu'il embrasse. Doué d'une âme sensible, il éprouve de bonne heure de tendres penchans, et M^{lle} Amélie, la première femme qu'il dis-

lingue, paraît faite pour captiver un cœur vertueux. En dépit de son extrême réserve avec elle, il lui parle mariage. Malheur à la jeune fille, si la raison ne lui prêtait main-forte ! Amaury fait la connaissance d'une jeune dame irlandaise, nommée la marquise de Couaën, dont le cœur et la beauté, aussi parfaits l'un que l'autre, font sur lui la plus vive impression. Les combats qu'il éprouve sont violens ; car pour une ame sensuelle, aimer sans espoir doit être un affreux supplice. Le marquis de Couaën organise un voyage, dans lequel il met en présence deux personnes qu'il est bien dangereux de réunir ; mais c'est un tort tout particulier aux maris. La délicieuse marquise de Couaën, malgré son inébranlable vertu, s'attache plus fortement qu'elle ne le croit à celui dont elle a subjugué le cœur. Une autre personne, M^{me} R..., plus par coquetterie que par amour, enchaîne à plusieurs reprises l'heureux Amaury ; car sans profiter de la victoire, notre héros fait des conquêtes. Sa vraie passion, celle qu'on ne ressent qu'une fois dans la vie, a toujours pour but la belle marquise de Couaën. Trop occupés de la vie sentimentale d'Amaury, nous oublions sa vie sensuelle ; car il est homme selon l'ame, et homme selon la chair. Il s'abandonne à des créatures perdues, en songeant toujours à l'angélique beauté qui le captive. La partie masculine de nos lecteurs appréciera mieux que nous, sans doute, la possibilité de cette alliance monstrueuse, surtout dans un homme qui, comme Amaury, possède un grand fond de piété. Il est tems d'arriver à l'un des morceaux les plus attachans de l'ouvrage. Après bien des années de peines et de dégoûts, il se jette dans un séminaire, et reçoit les ordres. Séparé du monde par une barrière invincible, il éprouve cependant le désir de revoir encore une fois le manoir paternel, et parvient à se dissimuler le véritable motif de cette visite, qui, en réalité, n'a pour but que de se retrouver avec M^{me} de Couaën,

qu'il sait très-souffrante depuis long-tems. Après un scrupuleux examen des lieux témoins de son enfance, il s'achemine vers la demeure sacrée, où tant de beauté allait s'éteindre pour toujours. Les progrès effrayans d'une maladie de langueur avaient atteint leur dernier période, et l'objet adoré, toujours calme et résigné, attendait l'heure suprême. Ici, nous regrettons de ne pouvoir transcrire en entier M. de Sainte-Beuve. « Elle demanda, puisque Dieu semblait m'avoir envoyé à dessein, que ce fût moi qui la confessât, si M. le Recteur et M. de Couaën, à qui elle en demandait la faveur, y consentaient. M. de C.... me conjura d'accepter. Je m'inclinai donc, ne répondant que peu de mots qu'étouffaient les larmes, et je sortis pour me recueillir par la prière, avant les heures du ministère redoutable.

» Quand je rentrai dans la chambre de la tour, j'avais revêtu le surplis. Elle était couchée sur le lit, entièrement habillée, dans une attitude modeste, les mains jointes, la tête à demi relevée par des coussins. Je me plaçai de manière à ce qu'elle pût parler sans trop se pencher, et sans que j'eusse à la voir moi-même. Le crucifix fut posé en face, à l'extrémité du lit ; elle y avait les regards, et moi également. C'est alors que sa confession commença, aussi générale que possible, comme il sied à l'article de la mort... Anges du ciel, puissances d'amour et de crainte, avec vos encensoirs ou avec vos glaives, redoublez la garde autour de mon cœur, pour que ce qu'il a entendu en ces momens et répondu au nom de Dieu demeure scellé sept fois ; pour que ce tabernacle de chair n'ait ni un déchirement, ni un soupir ; pour que ce qu'il a reçu de mystère y repose inviolablement à part, sans confusion possible avec le reste de mes souvenirs et de mes conjectures terrestres ; ou plutôt pour que cela ne fasse jamais, et à aucun moment, partie de ma mémoire humaine ; pour que ce ne soit en moi de ce côté que cendres parfumées,

petite lampe lointaine et ténèbres environnantes, comme en un tombeau.

» La confession achevée, tout le monde rentra. Les domestiques étaient à genoux ou tenaient des cierges. Le bon serviteur François, entre tous, faisait peine par sa douleur excessive dans un vieillard ; la jeune Lucy Couaën, à genoux sur une chaise, à la tête du lit, morne, muette, admirable de soins, exprimait une forme de douleur réfléchie et trop au-dessus de son âge. Le marquis debout, voûté, les bras contre la poitrine..., sans larmes, était le comble de la désolation silencieuse. Ayant revêtu l'étole violette, je m'approchai de M^{me} de Couaën.... puis je l'avertis qu'elle eût à bénir sa fille, ses gens, et à proférer les conseils et les adieux. Elle le fit sur sa fille d'abord, vers laquelle je soulevai sa main droite, déjà incertaine. Cette main se posa dans les cheveux, au sommet de la tête, comme une colombe d'albâtre ; la face de la jeune fille était cachée dans la couverture, où s'étouffait un gémissement. Elle lui recommanda les conseils de Dieu par la prière, à défaut des directions maternelles.... Sans retirer sa main de dessus les cheveux de sa fille, elle demanda pardon au marquis, au nom de cette chère enfant qu'elle lui confiait.... Puis, d'une parole faible mais distincte, elle s'adressa aux gens, et s'accusa de les avoir trop négligés durant son absence.... Elle et moi, j'ose le dire, nous étions les plus calmes.... J'eus ma part aussi en ces intimes paroles. Monsieur Amaury, me dit-elle, que je m'en vais reconnaissante jusqu'aux larmes de tant de services sacrés, et de tant d'efforts sur vous-même ! Elle me pria de la bénir, mais plus en particulier comme simple prêtre et comme ami..... Me trouvant seul alors avec la femme de service, ou parfois même tout-à-fait seul, près du lit où cette âme veillait sa veille suprême, et haletait si doucement, je redoublai de prières.... Je me levai et regardai vers elle avec transe. Toute son attitude était immobile, son pouls sans

battement. J'approchai de sa lèvre, comme miroir, l'ébène brillante d'un crucifix que je porte d'ordinaire au cou ; il ne s'y montra aucune haleine. J'abaissai avec le doigt sa paupière à demi fermée. La paupière obéit, et ne se releva pas, semblable aux choses qui ne vivent plus. »

SOPHIE G.

CROIRE, AIMER.

Il y avait l'autre jour dans cette légère feuille, sur le mot *sentir*, un article qui n'était pas sans quelque portée philosophique. J'ai cru y voir, sous le voile frivole de la plaisanterie, une juste critique de la facilité avec laquelle notre société a défloré, dégradé, usé nos meilleurs mots. La coquette qu'elle est les prend comme des rubans ; elle s'en pare un jour, les chiffonne, les flétrit, les râpe, et les jette au coin d'une borne ; elle les traite enfin de même qu'elle traite les modes : les idées sont des mannequins pour elle, et les mots, les costumes de fantaisie qu'elle leur essaie en riant.

Voyez ce qu'elle a fait de ces deux expressions : CROIRE ! AIMER !

Elles étaient belles aux jours où le martyr disait devant le bûcher : — Je crois !

Et quand la femme placée entre le consul qui la convoitait, et son jeune amant qui allait au supplice, s'écriait, en prenant les mains de celui-ci : — J'aime !

Ces deux paroles sont nées au même instant, elles ont flotté au même berceau, car on croit quand on aime, et quand on croit on aime toujours.

Voilà pourquoi je suis convaincue que celui qui a écrit *les Paroles d'un Croyant* (s'il croit) a beaucoup d'amour.

J'ai lu qu'en latin le mot qui signifie

croire, emporte aussi l'idée de confiance. Croire! se confier! s'abandonner! C'est bien cela : une femme qui croit, se confie, s'abandonne; elle aime.

Oui; car il me semble avoir lu dans ce même livre qu'aimer vaut autant qu'*animer*, donner son ame; idée pleine d'émotion! parole d'amour et d'avenir.

Voilà comment je comprends AIMER! CROIRE!

Fi! c'est être d'un autre siècle et remonter à ces jours de stupide constance où un chevalier soupirait des années de respect pour sa dame et un beau matin allait mourir pour elle!

— Irez-vous à Tortoni ce soir?

— Je le crois!

O dégradation! *Croire* devenu une expression de doute! *Croire*, qui autrefois voulait dire : je l'assure par ma vie, veut dire aujourd'hui : — Je ne suis pas sûr. — Voilà bien toute notre époque.

— Comment trouvez-vous cette glace à la pêche?

— Excellente : je l'aime beaucoup.

Pauvre jeune fille qui aspire à entendre un idéal *je t'aime*, comme un prisonnier qui attend le jour qui perce ses barreaux, comme un malade attend le matin, toi qui te prépares dans de délicieux rêves d'un amour pur, désintéressé, éternel, à répondre par un *je vous aime* parti du fond de l'ame, songe donc qu'à présent on se sert du même mot pour dire qu'on trouve une glace bonne ou sa fiancée de son goût!

Honneur aux Anglais! ils sont moins corrompus; ils ont deux mots distincts pour dire: j'aime Dieu; j'aime le potage — ou bien — je crois en ton amour; je crois que la soupe est trop salée. — Ils ont séparé les expressions de l'ame et l'indication des choses matérielles; ils n'ont point confondu dans un même son l'idéalisme et le sensuel.

Chez nous, c'est une confusion odieuse. — AIMER! CROIRE! Les costumes des dieux de l'Olympe en haillons; le lion

faisant le chien caniche entre les mains de Martin; le laurier enfin devenu ingré-dient de cuisine!

M^{me} THIÉRY.

Jouhanna,

CONTE ORIENTAL.

Il y avait à Constantinople un chrétien nommé Jouhanna qui était dans une position de fortune très-honorable : la religion chrétienne régnait encore dans cette contrée. La fille du roi sortait un jour pour une cérémonie, quand Jouhanna la vit et en devint éperdument amoureux. Il n'était cependant point de ceux qui peuvent aspirer aux filles de rois. Il le savait : il en tomba malade et dévoila enfin tout à sa mère que son état inquiétait de plus en plus. « O mon fils, lui dit-il, quand elle eut reçu ses aveux, mon fils, n'y renonce pas : le succès suit la peine : c'est par la patience qu'on saisit la victoire, et, vois-tu, il ne faut désespérer que de trois choses : de la durée de la jeunesse, de l'éternité dans ce monde et de l'obtention d'une chose qui n'existe pas. »

Jouhanna était si épris, qu'il se mit dès lors à pratiquer de saintes abstinences, au point qu'il arriva à ne plus manger qu'une fois par mois. Quand il eut atteint ce degré de perfection, il s'en fut trouver le roi pour lui demander la concession d'un ermitage où il pût mener la vie cénobitique; la condition était que le roi serait pour moitié aux yeux de Dieu dans cette œuvre méritoire. Il se vanta, pour obtenir cette faveur, de son merveilleux pouvoir d'abstinence : le roi voulut l'éprouver et l'enfermait toutes les nuits dans une chambre, où le matin il le retrouvait sain de corps et d'esprit, lisant ses prières et d'une

voix si touchante que les femmes du palais en pleuraient. Enfin, le roi fut à tel point édifié qu'il lui dit un jour :

« Joubanna, quelle différence fais-tu entre un cloître et un appartement recueilli au fond de mon palais ? Tu me bénirais par ta dévotion et je pourrais écouter tes lectures. »

Joubanna se réjouit de cela, mais il sentit qu'il ne devait pas encore lever le froc qui le masquait :

« O roi, répondit-il, il n'y a qu'un religieux cloîtré qui puisse entièrement renoncer au monde, vers lequel il ne peut redescendre de sa retraite. »

Quand le roi désespéra de l'amener au parti qu'il lui proposait, il se dit : Les femmes prennent les cœurs des hommes ! et il eut recours à sa fille. Elle alla donc trouver Joubanna et lui parla ainsi assez haut pour que son père l'entendit.

« Joubanna ! le roi est livré à ses plaisirs : nous, nous désirons la retraite et abhorrons les jouissances d'ici-bas. Comment les éviter ? — Il faut les fuir en allant vers le Seigneur. — Nous ne pouvons quitter ce palais, reprit-elle, mais si tu voulais rester, nous entendrions tes lectures. — Comment un homme tel que moi, répondit-il, vivrait-il parmi vous, femmes dont le tentateur sème l'amour dans le cœur des hommes : non, je vais au monastère. » Le roi fut affligé, et sa fille aussi, car elle aimait Joubanna : « Mon père, lui dit-elle, il faut le tenter par toutes sortes de biens et de beautés. — Je ne connais personne, répondit le roi, de plus puissant que moi en richesse, de plus riche que toi en beauté : agis donc comme il conviendra. »

Alors elle fit orner une chambre de plaques d'or garnies de pierres précieuses au plafond, et de peintures exquises sur les murs ; ensuite elle se para de sa robe de perse de soie brochée d'or, semée de fleurs, comme un pré au printemps, entre lesquelles scintillaient des diamans ainsi que la rosée au soleil

levant ; elle dénoue ensuite sa longue chevelure sur son sein si blanc, et prit place sur un trône d'ivoire et d'or, puis elle fit dire à Joubanna qu'une tentation de ce monde venait de lui apparaître et qu'elle espérait en être délivrée par sa présence. Joubanna vint du pas d'un homme qui prie. On voyait que certaine émotion l'agitait, et quand il vit la splendeur de l'appartement, l'éclat de la fille du roi, il ferma les yeux, car il savait que s'il les tenait ouverts, la vue de tant de beautés lui ferait oublier son rôle. La fille du roi le fit asseoir, et quand elle vit qu'il n'ouvrait point les yeux, elle l'attira près d'elle ; il résistait, elle redoublait d'efforts.

« Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle enfin. N'est-ce pas toi qui as ordonné que Joubanna prit place près de moi sur ton trône ? »

L'excellent roi le certifica, et dès lors consulta Joubanna sur toutes les affaires ; jusqu'à certain jour où il lui dit : « Mon ami, je suis triste, j'ai une mauvaise action dans la conscience : comment me purifier ? — Par la pénitence, répondit le religieux. — Mais comment, reprit le roi, bannir cet amour du monde qui est en moi ? — Ordonne, répartit Joubanna, à tous tes sujets de m'obéir et rends-toi au monastère, car il n'y a qu'un religieux cloîtré qui puisse entièrement renoncer au monde, vers lequel il ne peut redescendre de sa retraite.

— Tu as raison, répondit le roi, et il se retira, laissant Joubanna maîtresse de son royaume et mari de sa fille. »

ERNEST FOUINET.

LE JARDIN DU PRINCE HAMLET.

Arrivés à Elsenour, nous passâmes la nuit dans une auberge fort propre, tenue par un Anglais; rien n'y manquait pour la commodité des voyageurs, et la prévenance de l'hôte allait au-devant de tous les besoins. Les Danois ont des droits incontestables à tout ce qui concerne le prince Hamlet. C'est leur historien Saxo Grammaticus qui a raconté les aventures de ce personnage auquel le génie puissant de Shakspeare a prêté tant d'intérêt; il faut ajouter même que, sans l'œuvre admirable du poète tragique, l'histoire d'Hamlet fût tombée dans l'oubli, et qu'Elseneur n'eût offert aux étrangers aucun attrait de souvenirs.

Le lendemain matin, après le déjeuner, nous priâmes notre hôte de nous faire conduire au jardin du prince Hamlet que nous voulions visiter. — En vérité, nous dit-il, il faudra bien vous prêter à l'illusion si vous voulez y découvrir quelques vestiges de ce que vous cherchez.

Chemin faisant, mon ami me rappela les vers de Shakspeare : « Dans la prairie, » au bord d'un ruisseau profond, est un » saule dont le blanc feuillage se réfléchit » dans le cristal de l'eau. Ophélie venait » de cueillir un de ses rameaux dont elle » faisait une guirlande bigarrée de renon- » cules, d'orties et de marguerites. Tandis » que, dans sa folie, elle s'efforce de la » suspendre au saule en s'appuyant sur » l'une de ses branches, son propre poids » l'entraîne et elle tombe sa guirlande à la » main dans le fatal ruisseau. Sa robe, » légèrement enflée, la soutient quelque » tems sur les ondes comme une naïade; » ainsi portée, elle chantait encore des » fragmens de ballades antiques, comme » insensible elle-même à son propre mal- » heur ou comme une créature née dans » cet élément. Mais bientôt ses vêtemens, » appesantis par l'eau dont ils se sont » abreuvés, entraînent la pauvre folle; » elle disparaît sous les ondes avec sa cou-

ronne, et laisse inachevée sa mélodieuse » chanson. »

Quel désenchantement lorsque nous arrivâmes sur les lieux! Du ruisseau, point de traces, ce n'est plus qu'un marécage à sec, encombré d'épines et de hautes herbes. Rien qui ressemble à un saule. Pourquoi ceux qui possèdent la prairie n'y ont-ils pas entretenu un ruisseau et un saule? On se plairait tant à redire les vers du poète sous l'ombrage de cet arbre perfide, on pleurerait sur la pauvre Ophélie! — Mais Ophélie n'a jamais existé, messieurs, nous dit notre guide, c'est votre Shakspeare qui s'est créé cette belle vision. — Que nous importe? Puisqu'on connaît ici les vers de Shakspeare, on devrait respecter sa création et honorer sa mémoire d'un ruisseau ou d'un saule. Car pour nous la fiction du poète est une réalité; la vérité est dans le drame, et dans la nature le mensonge. — Éloignons-nous, dis-je à mon ami, cet aspect me fait mal! il contraste trop péniblement avec les vers harmonieux du barde. — Où est donc le jardin, dis-je en me retournant vers le cicérone? — Vous le voyez devant vous; ce sont ces deux avenues ombragées d'arbres où les habitans se donnent rendez-vous le soir; c'est la promenade publique d'Elseneur. — Elle est belle et bien située, répondis-je, mais cela ne vaut pas le jardin du prince Hamlet.

(L'ÉCHO BRITANNIQUE.)

Théâtres.

La Toque Bleue, tel est le titre d'une nouveauté que le Gymnase-Dramatique vient de faire représenter et que l'on doit à la collaboration de MM. Dupin et Dumanoir. Ce titre nous a souri : il prouve que, dans certaines circonstances, un

chiffon, puisqu'il plaît à ces messieurs d'appeler ainsi ce que nous sommes chargées chaque jour d'étudier et de faire connaître, peut jouer un rôle très-important. En effet, un jour que le duc d'York, frère du roi Charles II, prince excessivement curieux et amateur d'aventures scandaleuses, était, suivant son habitude, aux aguets, il aperçut dans un pavillon isolé une dame et un cavalier dans une position fort équivoque. Voir leurs visages ne lui fut pas possible, mais il remarqua une toque bleue sur la tête de la dame. Or, parmi les femmes de la cour, parmi les demoiselles d'honneur, qui porte une toque bleue ? C'est ce dont s'occupent fort le duc et ses courtisans, assez heureux pour n'avoir rien autre chose à faire. Toute l'intrigue roule donc sur cette toque bleue, qui change de tête assez souvent, et donne beaucoup de tourmens à une pauvre demoiselle d'honneur de la duchesse ; mais, grâce à l'adresse de son amant, elle échappe au danger qui la menace. Le spectateur devine bien que la duchesse d'York est coupable, mais le prince ne s'en doute pas le moins du monde. Lui, qui rit de si bon cœur des malheurs des maris, aurait été en effet trop cruellement puni de sa confiance et de ses épigrammes de tous les jours.

— Au Palais-Royal, en deux jours de tems, nous avons eu deux pièces nouvelles ou à peu près : l'une, intitulée *les Deux Borgnes* ; l'autre, *le Mari, la Femme et le Voleur*. La première est une imitation des milliers d'ouvrages dans lesquels une épreuve est tentée par des amoureux pour reconnaître la fidélité de leurs maîtresses. Les soupçonneux, dans cette occasion, sont deux voltigeurs de l'armée

d'Afrique ; les éprouvées, deux Bourguignonnes. Les premiers se mettent un morceau de taffetas sur l'œil droit ; les secondes, malgré les précautions prises par les deux malins, devinent le stratagème. Comme elles sont bonnes filles, elles pardonnent, et les deux voltigeurs en sont pour leurs peines. Des lazzi, de grosses plaisanteries ont fait oublier ce que cet ouvrage pouvait avoir de commun. Le second, imité de la fable de La Fontaine dont il a pris le titre, offre un résultat tout différent. Les plaisanteries y sont grossières, le dénouement du plus mauvais goût. Si, à la rigueur, le théâtre ne peut être une école de morale, que les auteurs qui se chargent de le fournir de productions nouvelles prennent au moins le soin de jeter une gaze sur certains détails. A la manière dont ils sont présentés dans le vaudeville de *le Mari, la Femme et le Voleur*, il est impossible de ne pas blâmer les écrivains qui emploient si mal leur tems.

— Le maestro, le compositeur par excellence, M. Rossini, nous revient d'Italie. Il est rentré dans la capitale avec une meilleure santé que lorsqu'il l'a quittée, et, ce qui nous a fait ouvrir grandement les oreilles, avec un opéra nouveau dans la poche. Il était escorté de MM. Robert et Severini : avant peu, la compagnie italienne va se trouver au grand complet. On nomme déjà Rubini, Santini, Tamburini, Lablache, M^{lle} Julia Grisi.

A ce Numéro sont jointes les planches 1089 et 1090.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 21 près le passage de l'Opéra.

Bonnet en blonde à la Mathilde de M^{me} Arandel rue de Menars N^o. 8.

Robe en Organdi garnie de tulle et de rubans façon de M^{me} Minette rue de Rivoli N^o. 34.

Mess^{rs}. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place London

Modes de Paris.

32, Aout 1834

N.º 1090.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2¹ près le passage de l'Opéra.

Redingote droite et Habit à l'Anglaise.

Griffure exécutée par M. Fouche.

Messrs J. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid